

J'AI FAIT un cauchemar. J'ai rêvé que tu te suicidais, enfin que mon fiancé se suicidait. C'est bizarre, dans mon rêve c'était toi et ce n'était pas toi. Un petit brun à moustache fine, trapu et un peu gras, très beau. Je devais beaucoup l'aimer. Je ne sais pas pourquoi, je pensais à des chevaux gelés dans des lacs, leurs têtes dépassaient. On était dans un hangar rempli d'œuvres, tu étais peintre, et aussi d'avions de la guerre. Je venais te présenter. Tu te tenais à côté d'un portrait de femmes coloré. Leurs yeux me suivaient. J'étais fâchée car tu étais encore saoul. Tu m'expliquais que non, c'était du poison. Tu suais du sang et tu sentais mauvais – ce n'était pas du tout ton odeur, de la crotte et de la transpiration aigre. Je hurlais, mais qu'as-tu fait, et tu me montrais des petits écriteaux pour me raconter : tout le monde croit que je prépare cette exposition, mais après-demain je ne serai plus là. Alors je ne criais plus et je te prenais dans mes bras. Tu vomissais de la bile dans mes seins. C'est la fausse sensation de chaleur qui m'a sortie du sommeil.

Je me suis réveillée calmement, j'ai juste ouvert les yeux pour sortir de là. Je suis restée immobile. Je ne voulais pas sortir du lit. Je n'en avais pas envie car je savais bien que je n'avais rien à faire. Alors je suis restée là à regarder le plafond. Il ne se passait rien, car il n'y a rien au plafond.

Tu n'étais pas là mais je t'ai tout de même cherché dans le lit. Je me demande combien de temps cela va encore prendre à mon corps. Je suis sortie sur la terrasse. La fadeur grasse du jasmin m'arrivait, avec le vent de la mer. J'ai inspiré fort, l'iode et les fleurs, les yeux me piquaient. J'ai levé la tête. Le ciel était gris, plein de fumerolles. Je suis allée voir la perruche. Elle était morte, étendue verte toute raide au fond de sa cage. Je ne sais pas depuis combien de temps. Je n'ai pas eu le courage de la jeter à la poubelle. Je n'ai pas pleuré non plus.

Je me suis dépêchée pour ne pas être en retard, il était déjà neuf heures. J'ai pris une douche et mis un peu de crème. J'ai enfilé un jean et un t-shirt noir, je mets ça presque tout le temps maintenant. Je me suis habituée, je ne me pose plus de questions. J'ai deux t-shirts du théâtre que Peppe m'a donné. Il me les a tendus un matin sans un mot. Ils sont un peu grands

mais je les aime beaucoup, ils me donnent l'impression d'appartenir à l'équipe. J'ai les cheveux attachés, aussi. C'est plus pratique. Il paraît que les cheveux coincent la tristesse. Elle ne se propage pas dans le reste du corps. Ils gardent tout, en quelque sorte.

Je n'aime plus mon odeur. Elle a changé depuis ton départ. Ma sueur ne sent plus le basilic frais mais l'eau de javel. Honnêtement, mon sexe pue. Je mets des shorts pour que ça n'atteigne pas mon nez. Je me parfume beaucoup – tu te parfumes comme les pauvres, dirait sans doute ma mère.

Est-ce que le chagrin peut changer notre composition chimique ? En tout cas je ne sens plus l'amande douce, la tubéreuse et le cumin. Je ne sens plus ce que tu aimes. Ce ne sont déjà plus les jardins les épices, ni le rêve des citronniers en fleurs. Juste l'eau de javel et la tristesse. Je me sens sale dans ma peau. Je voudrais l'enlever. Sur la route, je me suis arrêtée boire un café – celui du coin, tu sais. Tu l'aimais tellement, je ne comprends toujours pas pourquoi. Mais bon. J'adore y aller. Ils me connaissent maintenant, et me traitent toujours très poliment. C'est agréable. Leur café est bon je trouve, même brûlé. Ça tombe bien, il est souvent brûlé. Parfois, j'en prends même deux. C'est mon petit plaisir.

Au travail, il n'y a rien de bien nouveau. Je fais de la figuration lumière le matin. Tout le monde dit que c'est ennuyeux, mais ça ne me dérange pas. J'ai vraiment besoin de cet argent. C'est juste fatigant de rester debout dans les projecteurs pendant les réglages. Avec la pente du plateau, on a vite mal au dos. Je préfère les changements de décor. Un jour on a vu toute la pièce dans une matinée. Des châteaux et des salons luxueux se succédaient sur des roulettes, les arbres disparaissaient dans les trappes. C'était magique de les voir. Parfois, ils s'énervent parce que je ne comprends pas assez vite, surtout les termes techniques comme cour et jardin. Alors ils crient, quelle idiote, mais je ne le prends pas personnellement, ils sont à bout. Ils semblent quand même contents de moi. J'espère être réengagée. J'aime bien ce travail, il ne mobilise pas de cerveau. Je peux penser à toi tout le temps. Tu es partout, je lève les yeux et je vois des anges au plafond et tous les étages noirs et luisants. Les cintres, ils appellent ça le paradis. On est facilement ébloui. Ce sont de grandes lumières.

J'aime à croire que tu me regardes, depuis ton absence. Du coup je ne danse plus vraiment. Je ne sais pas si ça me manque. Au fond, ça n'importe pas. Tu avais raison. Ensuite, nous avons la pause, et je vais chercher un café à la cantine. La première fois, j'en ai commandé

deux. La dernière heure est pénible, les projecteurs ont chauffé, on transpire, tout le monde s'énerve. C'est là où ça crie le plus. Il y a l'accord du clavecin, ce n'est pas bon pour les nerfs. Il faut rester bien concentrés, nous les figurants, on ne peut pas faire perdre de temps.

Les gens sont corrects. La dernière fois, Peppe m'a donné un chocolat. Il avait l'air gêné le pauvre, comme s'il voulait me dire quelque chose. Je ne veux mettre personne mal à l'aise, ou être intrusive. Je m'efface. Je veux dire, ce sont tes amis, ils n'ont pas à prendre parti. Même Alex n'est plus aussi désagréable. Elle me dit bonjour. C'est un signe. Je sais bien, je ne suis plus très jolie. J'ai compris que tu n'allais pas revenir. Je me laisse aller, mes gestes sont maladroits. Je transpire une sensation étrange. Je l'ai toujours vu dans le regard des gens. Je me disais, mais non. Tu te racontes des histoires. C'est fini, j'arrivais à le cacher, mais là ça me demande trop d'efforts.

Ça disparaissait quand tu me regardais. Je sentais ma peau dorée. L'air que je connaissais ne suffisait plus. Je dépassais de mon corps, je riais fort. Je dansais, je bougeais. Tout devenait tellement libre, tellement possible.

Ce qui est dur c'est de se réhabituer au noir, après que tu m'as montré tant de lumière.